



# RETSÈ

REVUE DE LA SOCIÉTÉ IVOIRIENNE DE TRANSHUMANISME

N°001 – Décembre 2023 – ISBN XXX

Sous la Direction de  
**Josué GUÉBO**

## **Transhumanisme et sociétés africaines :**

entre utopie, identité  
et propriété intellectuelle

*Actes du colloque d'Abidjan, 24 août 2022,  
Université Félix Houphouët-Boigny, AUF, Abidjan*

# Rétjè

## Revue de la Société Ivoirienne de Transhumanisme

La Revue de la Société Ivoirienne de Transhumanisme est une revue Internationale et interdisciplinaire adossée à l'Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan Cocody. Rétjè a pour vocation de s'inscrire dans l'interdisciplinarité, en combinant des expertises issues de différents domaines des sciences humaines et sociales, afin de contribuer au progrès des connaissances et de la pratique de la convergence disciplinaire à l'échelle nationale et internationale.

### ADMINISTRATION

Directeur de Publication : GUÉBO Josué Yoroba

Rédacteur en Chef : AKA Pancrace

Rédacteur en Chef-adjoint :

### COMITÉ SCIENTIFIQUE

**YAPI Ayenon Ignace**, Professeur (Epistémologie),

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire),

Président de la Société Ivoirienne de Bioéthique

d'Epistémologie et de Logique (Côte d'Ivoire)

**GADEGBEKU Samuel**, Professeur (Médecine),

Académie des sciences des arts, des cultures d'Afrique

et des Diasporas Africaines (ASCAD)

**FELTZ Bernard**, Professeur (Philosophie des sciences et sociétés),

Université de Louvain-La-Neuve (Belgique)

**GADJI Yao Abraham**, Professeur (Droit de l'environnement),

Université Felix Houphouët-Boigny, (Côte d'Ivoire)

**TAKO Antoine**, Professeur (Neuropsychologie),

Université Felix Houphouët-Boigny, (Côte d'Ivoire)

**KENMOGNE Emile**, Professeur (Philosophie pratique),

Université de Yaoundé

**NGUESSAN Depry Antoine**, Professeur (Epistémologie),

Université Félix Houphouët-Boigny, (Côte d'Ivoire)

**TANO Jean Gobert**, Professeur (Métaphysique),

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

**FOGOU Anatole**, Professeur (Bioéthique),

Université de Maroua (Cameroun)

**GADOU Dakouri**, Maître de Conférences (Sociologie),

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

**SEKA Georges Kouassi**, Maître de Conférences (Epistémologie),

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

**YAPO Sévérin** Maître de Conférences (Phénoménologie),

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

**GAHÉ GOHOUN Cynthia**, Maître de Conférences (Philosophie Morale),

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)  
**GUÉBO Josué Yoroba**, Maître de Conférences  
(Epistémologie),  
Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

### **COMITÉ DE LECTURE**

- YAPO Séverin Maître de Conférences  
(Phénoménologie), Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)
- GAHÉ GOHOUN Cynthia Maître de Conférences  
(Philosophie Morale), Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)
- GUÉBO Josué Yoroba, Maître de Conférences  
(Epistémologie), Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

### **PROTOCOLE DE RÉDACTION**

Pour la Revue *rétjê*, se conformer aux exigences rédactionnelles suivantes :

#### **Titre**

Titre clair et concis (entre 12 et 15 mots). Le titre centré, est écrit en gras, taille 14.

#### **Mention de l'auteur**

Après le titre de l'article et 2 interlignes, alignée à gauche, comportant : Prénom, **NOM** (en gras, sur la première ligne), Nom de l'institution (en italique, sur la deuxième ligne), e-mail de l'auteur ou du premier auteur (sur la troisième ligne). L'ensemble en taille 10.

## **Résumé**

Un résumé en français et en anglais ou dans la langue officielle du pays de l'institution d'attache de l'auteur. N'excédant pas 250 mots, il se limite à une brève description du problème étudié et aux principaux objectifs atteints ou à atteindre. Il présente à grands traits sa méthodologie. Il fait un sommaire des résultats et énonce ses conclusions principales.

**Mots-clés** – Se limiter à 3 mots minimum et 5 mots maxi. Les mots-clés sont indiqués en français et en anglais.

NB : Le résumé est rédigé en italique, taille 10. Les mots-clés sont écrits en minuscules et séparés par une virgule. L'ensemble (titre + auteur+ résumé (français et anglais) + mots-clés) doit tenir sur une page.

**Bibliographie** – Elle reprend tous les livres et articles qui ont été cités dans le corps de son texte.

## **Recommandations de pagination**

Marges : haut 2 cm, bas 2 cm, gauche 2 cm, droite 2 cm.

Style et volume : Bell MT, taille 14 pour le titre de l'article et pour le reste du texte Garamond taille 12 (sauf pour le résumé, les mots-clés et la bibliographie qui ont la taille 10), interligne 1,5 ; sans espace avant ou après. Le texte ne doit pas dépasser 12 pages (minimum de 8 pages & maximum de 12pages). Le titre de l'article, l'introduction, les sous-titres principaux, la conclusion et la bibliographie sont

précédés par deux interlignes et les autres titres/paragraphes par une seule interligne.

**Titres et articulations du texte** : Le titre de l'article est en gras, aligné au centre. Les autres titres sont justifiés ; leur numérotation doit être claire et ne pas dépasser 3 niveaux (exemple : 1. – 1.1. – 1.1.1.). Il ne faut pas utiliser des majuscules pour les titres, sous-titres, introduction, conclusion, bibliographie.

**Notes et citations** – Les citations sont reprises entre guillemets, en caractère normal. Les mots étrangers sont mis en italique. Le nom de l'auteur et les pages de l'ouvrage d'où cette citation a été extraite, doivent être précisés à la suite de la citation. Exemple : (Cékoré, 2003 :10) NB : Les notes de bas de page sont à éviter.

**Tableaux, schémas, figures** – Ils sont à numéroté doivent comporter un titre en italique, au-dessus du tableau/schéma. Ils sont alignés au centre. La source est placée en dessous du tableau/schéma/figure, alignée au centre, taille 10.

Présentation des références bibliographiques :

Dans le texte : les références des citations apparaissent entre parenthèses avec le nom de l'auteur et l'année de parution ainsi que les pages. Exemple : (Akakpo, 2010 : 15). Dans le cas d'un nombre d'auteurs supérieur à 2, la mention et al. en italique est notée après le nom du premier auteur. En cas de deux références avec le même auteur et la même année de parution, leur différenciation se fera par une lettre qui figure aussi dans la bibliographie (a, b, c, ...).

A la fin du texte : Pour les périodiques, le nom de l'auteur et son prénom sont suivis de l'année de la publication entre parenthèses, du titre de l'article entre guillemets, du nom du périodique en italique, du numéro du volume, du numéro du périodique dans le volume et des pages. Lorsque le périodique est en anglais, les mêmes normes sont à utiliser avec toutefois les mots qui commencent par une majuscule. Pour les ouvrages, on note le nom et le prénom de l'auteur suivis de l'année de publication entre parenthèses, du titre de l'ouvrage en italique, du lieu de publication et du nom de la société d'édition.

Pour les extraits d'ouvrages, le nom de l'auteur et le prénom sont à indiquer avant l'année de publication entre parenthèses, le titre du chapitre entre guillemets, le titre du livre en italique, le lieu de publication, le numéro du volume, le prénom et le nom des responsables de l'édition, le nom de la société d'édition, et les numéros des pages concernées.

Pour les papiers non publiés, les thèses etc., on retrouve le nom de l'auteur et le prénom, suivis de l'année de soutenance ou de présentation, le titre et les mots « rapport », « thèse » ou « papier de recherche », qui ne doivent pas être mis en italique. On ajoute le nom de l'Université ou de l'École, et le lieu de soutenance ou de présentation.

Pour les actes de colloques, les références sont traitées comme les extraits d'ouvrages avec notamment l'intitulé du colloque mis en italique. Si les actes de

colloques sont sur CD ROM, indiquer : les actes sur CD ROM à la place du numéro des pages.

Pour les papiers disponibles sur l'Internet, le nom de l'auteur, le prénom, l'année de la publication entre parenthèses, le titre du papier entre guillemets, l'adresse Internet à laquelle il est disponible et la date du dernier accès.

# L'IDÉE DE PROGRÈS : DE L'AMÉLIORATION DE LA CONDITION HUMAINE À L'AUGMENTATION DE L'HUMAIN ?

Par

**Williams Fulbert YOGNO TABEKO**  
**Université de Dschang, Cameroun**

## **Résumé**

L'idée de progrès s'est imposée au fil des siècles comme le moteur caché de l'histoire devant conduire l'humanité vers son achèvement. Éminemment futurocentrique et sous-tendue par la Recherche & Développement TechnoScientifiques (RDTS), la temporalité progressiste a pris les allures d'un mouvement rectiligne, cumulatif, mélioratif et linéaire. Sous le visage de la Providence et de l'eschatologie sécularisées, l'idée de progrès est censée rapprocher l'humanité d'un point de perfection, lequel représente l'horizon d'attente en termes d'amélioration générale de la condition humaine. Si l'idée de progrès renvoie à la marche de l'humanité vers la perfection (vérité, liberté, justice, bonheur, etc.), l'augmentation des possibilités physiques, cognitives et émotionnelles de l'homme à travers les technologies NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et sciences Cognitives) rapproche-t-elle véritablement la condition humaine d'une perfectibilité éthique, politique et sociale ? L'objectif de cette réflexion vise à montrer que le progressisme techno-scientiste qui alimente la philosophie transhumaniste est davantage orienté vers l'augmentation technique de l'humain dans la dimension de la matérialité que vers

l'amélioration de la condition humaine dans la dimension de l'intériorité.

**Mots clés :** progrès, perfectibilité, amélioration, augmentation, transhumanisme.

### **Introduction**

Dérivé du verbe latin « *progredior* » qui signifie « marcher en avant, avancer », le mot « progrès » désigne le « cheminement de l'homme, avec ou non un but à atteindre » (Jochen Schlobach, 1997, p. 905). Se rencontrent dans l'idée de progrès un sens spatial renvoyant à l'« avancée », la « marche en avant » (« *progressus* » en latin) et un sens temporel désignant le procès d'amélioration continue de l'humanité. Depuis les Lumières, l'idée de progrès est appréhendée comme la marche ascendante, nécessaire, continue et irréversible de la civilisation ou de l'histoire universelle vers le meilleur. Le progrès est alors présenté comme la voie sûre et certaine devant conduire les hommes vers un avenir radieux où se réaliseraient les promesses de bonheur, d'égalité, de démocratie, de justice et de la liberté.

La vision moderne du progrès apparaît avec le caractère cumulatif des connaissances scientifiques qui, une fois converties en puissance, permettront d'améliorer continuellement la condition humaine. Ceci implique la linéarité du progrès conçu et pensé comme un mouvement ascendant toujours orienté vers l'avant et l'avenir. L'idée de progrès n'admettrait donc pas de discontinuité, de rupture, car elle est tension vers l'infini. D'après P.-A. Taguieff (2002, p. 30), « le progrès est un processus d'amélioration ou de perfectionnement général de la condition humaine qui se présente comme linéaire, cumulatif, continu,

nécessaire, irréversible et indéfini. » Dans ce sens, il peut être compris à la fois comme une *évolution* – développement, transformation continue – et comme une *révolution* – ruptures, destructions, bouleversements (P.-A. Taguieff, 2002, p. 22).

Le culte de l'avenir et la foi dans le progrès ont pour pilier la technique qui permet de dompter le hasard, l'incertitude et l'imprévisibilité dans la nature. Technique et progrès sont un binôme inséparable dans la mesure où la transformation du monde résulte d'un accroissement vertigineux de la puissance matérielle de l'homme que l'on ne saurait désigner autrement que sous le vocable de progrès<sup>1</sup>. D. Bourg (1997, p. 3) fait

---

<sup>1</sup> Il y a un sens matériel du terme *progrès* qui n'est justement pas à confondre avec le sens moral. Le premier renvoie à un changement quantitatif des conditions de vie ou à une transformation de la matière, tandis que le second met l'accent sur le changement qualitatif, c'est-à-dire l'acquisition des normes axiologiques nécessaires à l'organisation du vivre ensemble dans l'espace public. Les deux sens peuvent coïncider dans une civilisation, mais l'histoire de l'humanité nous enseigne que le progrès matériel ou technique n'entraîne pas toujours le progrès axiologique de l'être humain. Le progrès technique n'est pas forcément synonyme de progrès moral, tout comme ce dernier n'a pas toujours pour corollaire le développement matériel des sociétés. La scène contemporaine montre bien que les détenteurs de la puissance technicienne, par ailleurs chantres des droits de l'homme et de la liberté, utilisent parfois, consciemment ou inconsciemment, la puissance issue de la maîtrise de la nature pour instrumentaliser la vie, dominer la planète, homogénéiser les comportements, fragmenter l'équilibre de la biosphère, occasionner des guerres, créer de nouvelles souches virales, exploiter les peuples, réifier les cultures séculaires, etc. Par conséquent, tout progrès technique, s'il n'est pas accompagné d'un progrès éthico-axiologique, s'apparente à une régression des conditions d'humanisation de l'homme. Un penseur comme Montaigne a plutôt préféré le sens moral du mot latin « *progressio* » en définissant le progrès comme le « chemin vers la vertu ». Il « croit aux vertus de l'éducation, qui forme la volonté et développe le sens de la justice, et, partant, est au principe du progrès moral. Si cette voie avait été suivie, l'idée de progrès se serait fixée sur son sens moral et spirituel. » (P.-A. Taguieff, 2002, p. 24). Toutefois, il faut bien noter que Montaigne a une double conception de l'idée de progrès : l'une *morale* et *spirituelle*, et l'autre *cognitive* et *technique*. En faisant coexister ce

savoir que le « mot *technique* évoque immédiatement pour nous celui de *progrès* » qui, loin d'être le « simple constat d'une évolution et d'une diversification des techniques », est « un procès continu et indéfini d'accumulation de la puissance. »

De nos jours, le progrès a évolué vers l'augmentation de l'humain où les avancées technologiques – prothèses, implants cérébraux, exosquelettes, modifications génétiques – s'investissent pour l'avènement d'un « surhomme technologique » (N. Le Dévédec, 2015, p. 90) débarrassé de toutes les pesanteurs de la condition humaine à l'instar de la vieillesse, la mort, la maladie, la douleur, l'angoisse, etc. Le surhomme du transhumanisme – le posthumain – est soustrait à tout ancrage naturel, car aucun obstacle venant de la nature humaine ne doit s'opposer à la transformation technique du corps à partir de laquelle naîtra l'« homme nouveau » ou l'« être plus qu'humain ». Au-delà de certains avantages<sup>1</sup> liés à l'augmentation de l'humain, il convient de se demander si le modèle de perfectibilité du transhumanisme

---

double sens de l'idée de progrès, Montaigne ne pensait-il pas que le développement cognitif et technique de l'humanité devrait s'accompagner de son perfectionnement moral et spirituel ?

<sup>1</sup> La positivité du transhumanisme est palpable à travers les technologies de réparation de l'homme qui correspondent au « niveau thérapeutique ». Ces technologies n'impliquent pas immédiatement la transformation et l'augmentation de l'homme correspondant respectivement au « niveau dopage » et au « niveau mutation ». S'agissant par exemple de l'apport thérapeutique de ces technologies, on peut évoquer les implants rétinien permettant aux aveugles de recouvrer la vue, les exosquelettes à partir desquels les tétraplégiques peuvent se remettre à marcher, etc. Ce sont *a contrario* les technologies de l'*human enhancement* qui suscitent de nombreuses inquiétudes éthiques, notamment lorsqu'elles envisagent l'hybridation homme-machine ou le transfèrement de la conscience dans des supports digitaux grâce à l'interfaçage cerveau-Intelligence Artificielle.

représente une véritable amélioration de la condition humaine. Par conséquent, l'augmentation de l'homme dans la dimension de la matérialité ou de l'extériorité n'occulte-t-elle pas la véritable fin de l'idée de progrès qui devrait être l'amélioration de l'homme dans ses dimensions morale et spirituelle ? *L'augmentation* de l'humain, que le transhumanisme considère abusivement comme l'*amélioration* et le *dépassement* de la condition humaine, n'est-elle pas finalement le signe d'une marche sans fin du progrès sans *la fin* même du progrès ? Si la modification, le remodelage ou la métamorphose de l'*homo* en *posthomo* est la fin poursuivie par l'utopie mélioriste, cette auto-évacuation – posthumanisme –, voire éloignement – abhumanisme – de l'homme de sa propre espèce n'est-il pas le signe de la fin de l'humanité ?

### **1. La temporalité progressiste au fondement de l'eschatologie utopique de l'histoire**

L'idée de progrès apparaît comme la forme sécularisée de l'idée de Providence. La technique a remplacé le Dieu omniscient et omnipotent de la tradition judéo-chrétienne, tandis que le bonheur de l'avenir remplace le paradis auquel les bienheureux ont accès après la mort. Selon N. Berdiaeff (1946, p. 234), « L'idée du progrès a un fondement messianique ». Ainsi, il y a une dimension sotériologique du progrès conçue comme la nouvelle religion post-chrétienne des Modernes, un instrument au service de la « restauration de la royauté initiale d'Adam sur la nature » (D. Bourg, 1997, p. 15). La foi dans l'idée de progrès crée un « nouveau lien universel entre les hommes » et dessine « un nouveau sens de l'histoire ». Là où l'eschatologie chrétienne voyait l'accomplissement de l'homme dans le salut et la

rédemption, l'eschatologie sécularisée moderne, sous la forme de l'utopie progressiste, ne conçoit la finalité de l'histoire que sous l'aspect du bonheur universel à venir. Le salut ne viendra donc plus du Christ, sauveur de l'humanité, mais de la technique qui, grâce à l'éventail des découvertes qu'elle offre, dessine les contours d'une marche sûre de l'homme vers une fin heureuse.

L'idéal cartésiano-baconien qui veut établir la suprématie du règne humain ou de la rationalité humaine sur le règne naturel afin de s'en rendre *comme* maîtres et possesseurs serait bien l'expression du désir de posséder les pouvoirs que Dieu a jadis accordés à Adam. L'homme aspire à la possession et à la maîtrise de l'univers comme le premier homme qui fut autrefois, par un décret divin, désigné « maître » de la gestion de la Création. On peut lire avec beaucoup d'intérêt ces lignes éclairantes de D. Bourg (1997, p. 3) qui affirme : Francis Bacon et René Descartes ont d'emblée saisi la nouveauté de la science moderne, la puissance dont elle allait pouvoir doter nos techniques. Mais ils l'ont aussitôt interprétée comme la promesse d'un retour à l'état originnaire de l'humanité : celui qui prévalait au sein de l'Éden biblique, avant que nous n'en fussions chassés. [...] La science, via les techniques, rendait à leurs yeux accessible, voire imminent, le retour à la royauté primitive du genre humain.

Le point de chute de cette eschatologie technicienne est « une émancipation de l'humanité de toutes sortes d'entraves » (D. Bourg, 1997, p. 4) souvent liées à l'ingratitude de la nature ou aux limites de nos potentialités naturelles. L'équation *science = salut* peut

être posée<sup>1</sup>. Il devient possible d'utiliser la science et la technique non seulement pour repousser les frontières de l'inconnu, mais aussi pour réduire la pénibilité du travail et vaincre certaines maladies<sup>2</sup>. Le progrès permet de « lever la malédiction divine » et de « nous conduire à l'Éden » (D. Bourg, 1997, p. 11). Le culte du progrès conduit à l'accumulation sans fin de la puissance afin de « posséder », « domestiquer » et « commander » la nature obscure et percer ses secrets les plus profonds.

### 1.1. L'idée de progrès comme volonté de « *puissance* »

L'idée de progrès, dès son entrée dans la Modernité, désigne l'« accroissement du savoir » et l'« augmentation du pouvoir humain ». Son caractère cumulatif, sa continuité et son accélération sont des « facteurs d'accroissement de la puissance humaine » (P.-A. Taguieff, 2002, p. 25). Armé de la science et de la technique, l'homme moderne s'emploie à maîtriser la nature afin d'assurer son bien-être. La tension vers l'avenir est donc assortie à la fois de la volonté de pouvoir et du désir d'un monde meilleur<sup>3</sup>. La

---

<sup>1</sup> « Il s'agit donc par la science et la technique de racheter progressivement [...] le péché originel. La finalité ultime du progrès est, en somme, de rejoindre l'origine perdue ». (G. Hottois, 2006, p. 70).

<sup>2</sup> En son temps, Descartes envisageait déjà un monde dans lequel les automates, les machines, etc., exécuteraient des travaux pénibles en lieu et place de l'homme, lequel vivrait dans la *facilité* et le *loisir* en se contentant juste de jouir de l'*abondance* issue de sa maîtrise de la nature. Aussi, à travers la médecine, la science a-t-elle pour finalité la conservation de la santé qui est le bien ultime de la vie. L'accroissement des connaissances et l'invention de nombreux artifices en médecine pourraient nous « exempter d'une infinité de maladies tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse ». (R. Descartes, 1980, p. 147).

<sup>3</sup> Le savoir est source de pouvoir-faire et de bien-être.

fabrication du futur ou l'espérance d'une amélioration de la condition humaine, qui est exactement l'attente du bonheur, passe par la volonté de toute-puissance de la technoscience sur la totalité du réel que D. Folscheid appelle « volonté de *puissance* » (2009, p. 183) pour signifier le lien quasi consubstantiel entre science et puissance. La technologie contemporaine, qui se situe dans le prolongement de l'utopie baconienne, « peut s'appréhender comme de la science convertie en puissance » (C. Larrère & R. Larrère, 2009, p. 266). *Plus* de savoir devrait avoir pour conséquence immédiate *plus* de pouvoir. P.-A. Taguieff établit le rapport entre l'idée de progrès et la volonté de puissance en ces termes : « La volonté de progrès est volonté de puissance et de bonheur. On ne saurait mieux dire qu'elle exprime la toute-puissance du désir en même temps qu'elle réalise le désir de toute-puissance. » (2002, p. 30). L'homme d'aujourd'hui est un *homo sapiens faber*, pour reprendre l'expression du géochimiste russe W. I. Vernasky (P.-A. Taguieff, 2002, p. 30). Il ne se contente pas seulement de connaître, de contempler et d'interpréter la nature, il la transforme sérieusement à l'aide de ses outils en vue d'une maîtrise croissante.

L'idée moderne de progrès permet donc de passer d'un « état initial » de peur, d'impuissance et d'ignorance à un « état final » d'assurance, de possession de la puissance et d'accès au bonheur. Le couplage de la science et de la puissance vise l'avènement d'une société parfaite avec l'apparition d'un homme « nouveau », total ou accompli. Par exemple, dans le programme baconien, « science et puissance humaines aboutissent au même » à tel point que « l'ignorance de

la cause prive de l'effet ». Le progrès du savoir entraîne inexorablement l'accroissement du pouvoir. On note dans la philosophie baconienne du progrès une orientation pragmatique-utilitaire du savoir qui cesse d'être purement spéculatif pour devenir un pouvoir à même de vaincre les fatalités et les misères de l'humanité. Bacon (cité par D. Bourg, 1997, p. 17) énumère quelques utopies poursuivies par la « puïsscience » : « Prolonger la vie, rendre, à quelque degré, la jeunesse. Retarder le vieillissement. Guérir des maladies réputées incurables. [...] Augmenter et élever le cérébral. »<sup>1</sup>

### **1.2. La marche optimiste de l'humanité vers son accomplissement**

La justification anthropocentrique du progrès *ad infinitum* se situe dans la volonté de permettre à l'humanité de réaliser pleinement son bonheur qui est le *finis ultimus* – but dernier –, c'est-à-dire *ce en vue de quoi* la technique existe. Dès lors, contrairement au temps des Anciens qui corrompt les choses, le temps des Modernes, essentiellement mélioratif, pousse l'humanité en avant vers son accomplissement. Au fondement même de l'idée de progrès, il y a deux illusions persistantes : 1/ tout changement est progrès et implique un mouvement ou une transformation vers le mieux ; 2/le changement, le mouvement ou la transformation va toujours dans le « bon sens », la « bonne direction » en vue de l'amélioration ou du

---

<sup>1</sup> F. Bacon (1986, p. 183) déclare : « Laissons seulement le genre humain recouvrer son droit sur la nature, qui lui appartient de don divin, et rendons-lui son pouvoir. » À cette posture baconienne, il faut relever le ralliement épistémologique de T. Hobbes (1971, p. 96) qui met « au premier rang, à titre d'inclination générale de toute l'humanité, un désir perpétuel et sans trêve d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'à la mort. »

perfectionnement à l'infini du sujet universel qu'est l'humanité. La marche en avant est appréhendée comme le passage d'un état initial à un état final. Ce dernier état est le stade entéléchique du mouvement qui voit la réalisation de toutes les utopies technoscientifiques. On n'est pas loin de l'ontologie blochienne du progrès selon laquelle le *sujet S* doit se mettre en mouvement pour atteindre son *P* représentant le prédicat qui n'est rien d'autre que le *ce vers quoi S* doit *nécessairement* tendre pour *réellement* être ce qu'il *devrait être* en tant que cet être – but, état, fin – désigne le « mieux » ou le « meilleur » du mouvement finalisé ou du changement historique (H. Jonas, 1998, p. 404).

L'homme n'est pas seulement un *zôon politikon*, il est aussi un animal perfectible. L'homme, cet animal inachevé, imparfait et indéterminé, n'a pas un essence fixe, et marche indéfiniment vers la perfection qui est paradoxalement son but final inaccessible<sup>1</sup>. J.J. Rousseau (1961, p. 80) relève au XVIII<sup>e</sup> siècle que la perfectibilité est le moteur du progrès en ce sens qu'elle est un réservoir de possibilités qui permet de développer à l'infini d'autres facultés humaines dans certaines circonstances. Loin de désigner exclusivement les finalités quantitatives de la technoscience, la notion de perfectibilité fait aussi référence aux finalités qualitatives telles que l'égalité, la paix, l'éducation, la politique, etc. Par conséquent,

---

<sup>1</sup> J.-G. Fichte que cite P.-A. Taguieff (2002, p. 66) déclare : « Tous les animaux sont achevés, et terminés, l'homme est seulement indiqué et esquissé. [...]. Chaque animal est ce qu'il est ; l'homme seul, originairement n'est absolument rien. Ce qu'il doit être, il lui faut le devenir ; et, étant donné qu'il doit en tout cas être un être pour soi, il lui faut le devenir par soi-même. »

la finalité de la perfectibilité humaine n'est ainsi pas tant de maîtriser la nature techniquement que de bâtir collectivement une société plus égalitaire. De ce point de vue, si la maîtrise technoscientifique peut contribuer à l'amélioration de notre destinée, cette quête technoscientifique doit, pour Rousseau et, plus largement, pour l'ensemble des philosophes des Lumières, rester subordonnée à des impératifs d'ordre éthico-politique plus fondamentaux. La maîtrise technoscientifique est autrement dit encadrée ici dans le projet plus général d'améliorer les conditions de vie sociale. (N. Le Dévédec, 2015, p. 95-96).

À cette orientation sociale et politique de la perfectibilité si chère à Rousseau, il convient de mentionner l'orientation techniciste de ce concept dans *L'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1996) de N. de Condorcet. Ce dernier définit le progrès comme le perfectionnement continu et illimité de l'espèce humaine. Bien que souhaitant l'amélioration de l'humanité dans « les principes de conduite et dans la morale pratique », N. de Condorcet (1966, p. 255) mise surtout sur les « nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts » pour « le perfectionnement réel des facultés intellectuelles, morales et physiques » de l'homme, car « la nature n'a mis aucun terme à nos espérances. ». Lorsque N. de Condorcet évoque l'idée de « perfectionnement » ou de « perfectibilité » de l'être humain, il ne se réfère pas exclusivement aux changements notoires qu'elle apporterait sur les plans politique et social ; il s'agit aussi d'évoquer les progrès susceptibles d'améliorer la nature, notamment la nature humaine. Son *Esquisse* est un véritable hymne au progrès qui se donne pour but de repousser

techniquement les limites naturelles de l'humanité en permettant son perfectionnement biologique.

Un penseur comme P. Teilhard de Chardin établit une liaison logique et automatique entre progrès technique et progrès de la conscience. L'évolution technique, dans la perspective teilhardienne, s'apparente à un mouvement de socialisation, d'arrangement de la complexification à la fois physique et psychique de la planète. La noogénèse ou planétarisation est le mouvement de l'univers consistant en une « concentration graduelle de ses éléments physico-chimiques en noyaux de plus en plus compliqués, chaque degré ultérieur de concentration et de différenciation matérielles s'accompagnant d'une forme plus avancée de spontanéité et de psychisme » (Cl. Cuenot, cité par R. Ebacher, 1970, p. 118). L'idée progrès est donc conçue dans le sens de l'organisation des activités réfléchies qui s'étendent du centre à la périphérie tout entière du globe. La montée constante de l'excès d'énergie psychique induit toujours des combinaisons de la matière. Plus l'énergie spirituelle croît, plus l'homme agit sur la matière pour la modeler suivant ses propres fins. La créativité technique est donc l'agencement de plusieurs manières de la matière par l'« énergie contrôlée », aménagée, toujours croissante et puissante. La réalisation d'un « type particulier d'arrangement technico-social » est « le phénomène des phénomènes » ou la « grande affaire du monde ». L'invention technique est alors comparée à un « faisceau très dense d'énergies noogéniques » qui devrait conduire à l'achèvement historique de l'humanité qui est plus précisément une « montée de

l'Esprit de la Terre » ou une « unification technico-mentale ». (R. Ebacher, 1970, p. 117-118).

Le progrès se fonde sur la foi collective d'une « vie meilleure » dans le futur. C'est la croyance que l'avenir sera mieux que le présent et, rétrospectivement, le passé. « Pour les grands représentants des Lumières, la finalité du progrès des sciences et des arts (de l'industrie) était d'abord et avant tout d'émanciper l'humanité des chaînes de « l'obscurantisme » médiéval [...], mais aussi de la tyrannie que la nature brutale fait peser sur nous. » (L. Ferry, 2016, p. 206). La finalité humaniste de la perfectibilité vise à instituer un « monde meilleur » à partir de l'éducation et de l'action politique. (N. Le Dévédec, 2015, p. 95). Or, de nos jours, dans la représentation transhumaniste de l'idée de progrès, la domination technoscientifique du monde est devenue une fin en soi et non plus simplement un moyen pour démocratiser les idéaux de liberté et de bonheur. En lieu et place de l'amélioration de l'homme dans sa dimension éthico-politique, les bioprogressistes transhumanistes travaillent à l'augmentation de ses capacités physiques, psychiques, émotionnelles, etc., pour le rendre plus sain, plus intelligent, immortel ; bref plus humain que l'humain restant encore attaché à toutes les impuretés de la nature humaine.

## **2. L'amélioration transhumaniste de la condition humaine**

S'il y a une notion récurrente dans la littérature transhumaniste, c'est bien celle de progrès qui est souhaitable à l'infini. Telle une baguette magique, l'idée de progrès est agitée par les prestidigitateurs transhumanistes pour modifier, améliorer et

augmenter la nature biologique de l'homme. Profondément matérialiste, la philosophie transhumaniste ne considère pas l'homme, à l'exemple de la plupart des philosophies à tendance spiritualiste, comme un être « surnaturel », mais davantage comme un amas de cellules biologiques faisant partie de la nature. Par conséquent, l'homme est un être éminemment naturel sans nature. Il n'a pas une essence de nature spirituelle et sacrée qui le soustrairait à une quelconque amélioration. L'humain ne peut même justement être amélioré que parce qu'il est déterminé par ce que L. Ferry (2016, p. 65) appelle son « infrastructure biologique ». L'humanisme antinaturaliste du transhumanisme « vise explicitement une amélioration de l'être humain par la science et la technique, une augmentation qui transcenderait les limites prétendument « naturelles » qui sont les siennes au départ. » (L. Ferry (2016, p. 65). Pourquoi cette défiance transhumaniste à l'égard de Mère Nature qui a pourtant œuvré à la constitution humaine ?

### **2.1. L'homme augmenté : une étape entéléchique du perfectionnement de l'humanité ?**

Dans "A Letter to Mother Nature" (1999), le philosophe anglais Max More<sup>1</sup>, fondateur du courant

---

<sup>1</sup> Ce nom résume à lui seul le slogan et la finalité du mouvement transhumanisme. Il contient l'idée de progrès, de tension vers le maximum, de quête à l'infini du meilleur dans le futur, d'immortalité. D'après l'analyse onomastique effectuée par D. Folscheid (2019, p. 413), « Max More, né Max O'Connor en Angleterre, s'est en effet rebaptisé « Thomas Morrow Max More ». Allusion explicite à Thomas More, inventeur de *l'Utopia*, combinée avec la connotation « plus » qu'on retrouve chez « Max » et « More ». D'où Max More, ou « Monsieur plus-plus-plus pour demain » (*Morrow*). Quant à sa

transhumaniste nommé « Extropianisme », organise le procès de la Nature qu'il accuse de n'avoir « pas toujours bien travaillé » à la constitution d'une créature humaine parfaite. Dame Nature a certes créé un être magnifique, mais cette création est imparfaite au regard de nombreuses déficiences et vulnérabilités dans lesquelles s'enracine la condition humaine. Max More énumère quelques griefs contre la Nature :

Tu nous as faits vulnérables aux maladies et aux blessures. Tu nous obliges à vieillir et à mourir, juste au moment où nous commençons à atteindre la sagesse. Tu as été avare en nous fournissant une conscience limitée des processus somatiques, cognitifs et émotionnels qui nous concernent. [...] Tu nous as équipés d'une mémoire limitée, de très peu de capacité de contrôle, d'impulsions tribales et xénophobes. Et tu as oublié de nous transmettre le mode d'emploi de notre fonctionnement ! (N. Le Dévédec, 2015, p. 97)

Issu du système darwinien de l'évolution des espèces, l'homme naturel est limité et imparfait. C'est pourquoi les transhumanistes recourent aux technologies convergentes NBIC – Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et sciences Cognitives – pour lutter contre ses faiblesses biologiques et ses souffrances, lesquelles sont considérées comme les blessures de la condition humaine. De la manipulation du vivant au XXI<sup>e</sup> siècle naîtra peut-être des entrailles de la technique l'homme nouveau, un *homme 2.0* ayant transcendé sa finitude biologique grâce, par exemple, à l'interface cerveau-machine à partir de laquelle la conscience et la mémoire humaines seront transférées

---

femme, née Nancie Clark, elle est devenue « Natasha Vita-More » : « plus longue la vie ». »

dans des microprocesseurs pour assurer une métempsychose numérique et nous garantir ainsi la vie éternelle.

L'homme contemporain est sur le point d'acquérir et a même déjà acquis dans certains domaines le pouvoir de réaliser certaines choses qui étaient exclusivement réservées aux dieux. En prenant les commandes de notre évolution qui cesse d'être « un mécanisme infiniment lent et soumis aux caprices du hasard » pour devenir « l'objet d'un véritable "dessein" » (L. Alexandre, 2017, p. 96), les scientifiques modifient le génome humain, manipulent et reprogramment le cerveau, créent la vie artificielle, augmentent nos capacités physiques et mentales, développent les cerveaux en silicium et s'appêtent à tuer la mort (L. Alexandre, 2017, p. 323). L'idée-force qui innerve l'ossature idéologique du transhumaniste est la suivante : l'humanité doit suivre un progrès sans fin dans le but d'une perfectibilité elle-même illimitée. À cet effet, les limites humaines telles que la vieillesse et la mort sont évitables par les moyens de la science et de la technologie. L'amélioration continue des capacités intellectuelles et physiques de l'*homo sapiens* devrait se parachever par l'avènement du posthumain<sup>1</sup> qui est en réalité la créature finale et parfaite du progressisme technoscientifique. Dans un texte intitulé « Principes extropiens 3.0 » (2003), Max More déclare : « Nous voyons l'humanité comme une phase

---

<sup>1</sup> G. Hottos (2014, p. 33) souligne que « l'idée du posthumain a crû dans le sillage de la cybernétique, de l'informatique, de l'intelligence artificielle et de la robotique. Ce posthumanisme technoscientifique prophétise l'avènement, délibéré ou accidentel, d'entités artificielles, surhumaines et non humaines, susceptibles de succéder à l'espèce *homo* et de poursuivre de façon autonome leur propre évolution. »

de transition dans le développement évolutionnaire de l'intelligence. Nous défendons l'usage de la science pour accélérer notre passage d'une condition humaine à une condition transhumaine ou poshumaine. » (L. Ferry (2016, p. 43-44). Autrement dit, l'humanité telle qu'elle se présente actuellement n'est pas encore parvenue au stade final de son évolution, mais se situe plutôt à un niveau archaïque du fait des limitations naturelles de ses possibilités. Pour parodier E. Renan, disons que le posthumain sortira de l'humanité tout comme cette dernière est sortie de l'animalité. À l'opposé de l'*homo sapiens* – l'homme actuel –, le posthumain – l'homme « d'après » – est un « être perfectible, modifiable jour après jour par lui-même. » (L. Alexandre, 2011, p. 96). Une fois arrivé au stade entéléchique de son perfectionnement, le posthumain serait doté d'une intelligence artificielle permettant par exemple de connecter son cerveau à l'univers virtuel ; son corps ne connaîtrait plus de détériorations dues à la maladie et au vieillissement tandis que la fatigue physique et intellectuelle disparaîtrait tout simplement. (L. Alexandre, 2011, p. 92). La temporalité progressiste du transhumanisme est placée sous le signe de la réalisation de certaines utopies. Ces dernières répondent tantôt aux besoins nécessaires ou fondamentaux de l'être humain lorsqu'elles ont une finalité thérapeutique et réparatrice visant à remédier à certaines déficiences mentales ou physiques – exosquelettes, implants cochléaire et maculaire –, tantôt aux besoins artificiels et superflus lorsqu'il est question de doter l'homme des extensions orientées purement vers son augmentation et sa mutation.

## 2.2. Quelques « sucreries utopistes » de la tension progressiste

Les faisabilités de la technoscience qui commencent à s'actualiser au quotidien visent la *réparation* – « niveau thérapeutique » –, la *transformation* – « niveau dopage » – ou l'*augmentation* de l'homme – « niveau mutation ». C'est le lieu de présenter quelque « sucreries utopistes » (P.-A. Taguieff, 2002, p. 76) qui montrent que l'homme est indéfiniment malléable et qu'il n'y a pas de limites *a priori* au perfectionnement de l'humanité.

- **Une peau artificielle augmentée.** Les travaux de certains chercheurs publiés dans la revue *Small* (2023) exposent le développement d'« une peau artificielle augmentée » capable de « détecter » et d'« identifier des éléments qu'elle n'a pas encore touchés ». Cette peau augmentée serait « encore meilleure que la peau humaine pour détecter les objets ». En d'autres termes, la peau naturelle issue de l'évolution est limitée et obsolète, car ne possédant pas les fonctionnalités multiformes de cette peau artificielle. Cette dernière, *meilleure* que la peau humaine, offre de nombreuses possibilités futuristes par exemple pour les interfaces homme-machine, l'intelligence artificielle, les prothèses, etc.
- **Médecine régénérative et santé parfaite : vers la vie éternelle ?** D. Sinclair, généticien au Centre Paul F. Glenn de recherche sur la biologie du vieillissement de la *Harvard Medical School*, pense qu'il sera bientôt possible de reprogrammer les cellules vieillissantes d'un adulte humain à partir de la manipulation de son

épigénome. La perspective de rajeunir les cellules humaines vieillissantes se fonde sur des expériences concluantes, en l'occurrence celles ayant consisté à vieillir puis rajeunir une souris transgénique. Si les perturbations épigénétiques qui accélèrent le vieillissement moléculaire, physiologique et neurocognitif venaient à être maîtrisées par les techniques de rajeunissement moléculaire et tissulaire, les maladies telles que l'Alzheimer, le diabète, le cancer, etc., qui sont des manifestations du vieillissement, pourraient être traitées. Mais au-delà de la rhétorique compassionnelle qui justifie ces recherches, un regard avisé ne peut manquer d'y voir le désir de « tuer la mort » et de réaliser l'un des fantasmes qui hante depuis des lustres l'imaginaire de l'humanité, à savoir l'immortalité.

- **La puce miraculeuse.** Le fondateur de l'entreprise Neuralink, E. Musk, a investi dans le développement des puces cérébrales qui *réparent* le cerveau, *augmentent* ses capacités et permettent aussi de le *pirater*. Une fois connectée aux neurones défaillants, la puce cérébrale est censée *recalibrer* l'activité neuronale et atténuer les symptômes de certaines pathologies à l'instar de la maladie de Parkinson. Cependant, la FAD (Food and Drug Administration) qui est l'organisme américain autorisant la commercialisation des médicaments sur le territoire des États-Unis, a refusé d'expérimenter l'implant cérébral *Neuralink* chez l'homme à cause de nombreux risques qui entourent le projet. En effet, lorsqu'ils sont fixés

dans la tête, les minuscules fils de l'implant peuvent migrer vers d'autres zones du cerveau, provoquer son inflation, altérer certaines fonctions et rompre les vaisseaux sanguins. Les craintes de la FDA sont d'autant plus justifiées que les tests réalisés sur des porcs se sont avérés infructueux. De même, le retrait de l'implant et la défaillance de la batterie de lithium alimentant la puce pourraient respectivement endommager le cerveau et les tissus cérébraux.

- **Les bio-ordinateurs ou le fantasme des machines conscientes.** Les scientifiques travaillent actuellement à la conception des bio-ordinateurs à partir des organoïdes cérébraux – masse cellulaire mimant la structure et les fonctions principales du cerveau encore appelée minicerveau ou cerveau miniature – qui servent de « hardware biologique ». L'« intelligence organoïde » (IO) annonce les débuts d'une bio-informatique plus rapide et puissante. Étant donné les limites physiques des ordinateurs à base de silicium, lesquels ne peuvent recevoir indéfiniment des transistors sur de minuscules puces, le cerveau biologique, avec ses 100 milliards de neurones, offre de meilleures perspectives d'apprentissage. L'organisation en réseaux interconnectés des organoïdes cérébraux comportant environ 10 millions de cellules permettra à l'homme d'effectuer des calculs plus complexes et d'expérimenter l'interface cerveau-ordinateur. S'achemine-t-on alors vers une intelligence capable de

« ressentir », de « penser » ; bref de faire preuve de conscience ?

Ces prouesses technoscientifiques sont ambivalentes eu égard au fait qu'elles suscitent à la fois des espoirs et des craintes aussi bien en Occident que dans le monde occidentalisé. La marche optimiste de l'histoire universelle vers son accomplissement perd peu à peu sa force mobilisatrice au profit d'un scepticisme assumé à l'égard du développement linéaire de nos sociétés. On ne peut plus poursuivre l'idéal d'un progrès indéfini qui finit par mettre en péril l'essence et l'existence de l'humanité. Il faut donc garder à l'esprit que « tout progrès technique n'est pas progrès en-soi ; la science ne résoudra pas tous les problèmes. Il y a urgence à réfléchir : où nous conduit la connaissance ? Si la pensée crée la science, chaque « progrès » de la science oblige à un remodelage de la pensée. » (F. Brisset-Vigneau, 1991, p. 10). Que doit par conséquent faire l'humanité à ce moment précis ? Continuer sa course effrénée vers le progrès au risque de se jeter dans un précipice, s'arrêter un instant pour penser sa condition ou opérer un retour à l'état antérieur ?

### **3. Critique du progressisme techno-scientiste**

L. Alexandre et J.-M. Besnier (2016, p.7-8), qui ont de profonds désaccords sur certaines visées du progrès, sont pourtant d'accord sur deux points lorsqu'il est question d'interroger la véritable téléologie des avancées de la technologie : 1/l'importance de l'argumentation rationnelle et de la discussion dans le strict respect de l'autre et 2/le refus d'une essentialisation maléfique de la technique, car, au fond, elle n'est ni bonne ni mauvaise en soi, mais son

caractère bienfaisant ou malfaisant dépend particulièrement de l'usage qu'en fait l'homme. Aussi, est-il philosophiquement insensé de ne pas soumettre le progrès en tant qu'idéologie à la sanction de la discussion parce qu'il serait devenu « un totem pour ses adeptes, réversible en tabou pour dissuader quiconque de le critiquer. » (D. Folscheid, 2019, p. 175).

La réduction ultra-utilitariste de l'idée de progrès accule finalement l'humanité à une option fondamentale : préserver son essence et son existence ou se laisser aspirer par l'illimité, c'est-à-dire la marche automatique d'un « progressisme totalement déshumanisé, définalisé, désublimé » (P.-A. Taguieff, 2002, p. 73)<sup>1</sup>. Avec les formules du genre « On n'arrête pas le progrès », « C'est beau le progrès », « tous les espoirs semblent s'ouvrir à l'humanité, même celui de s'abîmer. [...] Parce qu'elles se révèlent possibles, voire probables, ces craintes soulignent que, *désormais, la grande question n'est plus vraiment de défendre le progrès, mais de le justifier.* » (G. Benichou, 2006, p. 141-142)<sup>2</sup>. Le *solutionnisme*<sup>3</sup>, en tant qu'idéologie technophile trouvant dans le progrès des sciences et des techniques *la solution la plus fiable pour « réparer tous les problèmes du monde »* (L. Ferry, 2016, p. 77), ne peut,

---

<sup>1</sup> R. Ebacher (1970, p. 126) estime que « Le progrès technique accule à une option : il faut choisir entre l'esprit prométhéen et faustien de l'autonomie et de la solitude, et l'esprit chrétien du don, du service et de l'union. C'est chaque invention nouvelle qu'il faut arracher à son ambiguïté foncière, c'est à chaque progrès technique qu'il faut décider si, oui ou non, se fera la christianisation de Prométhée. »

<sup>2</sup> C'est l'auteur qui souligne.

<sup>3</sup> Le « solutionnisme » est « cette foi technophile inébranlable dans les vertus retrouvées du progrès. » (L. Ferry, 2016, p. 77).

paradoxalement, assurer l'amélioration *in extenso* de l'humanité, car il y a une signification sociale et humaine du progrès qui ne se réduit guère à l'augmentation quantitative des possibilités humaines. À cet effet, l'homme doit-il progresser continuellement en accroissant ses connaissances scientifiques sans se soucier de s'améliorer moralement ou spirituellement ? L'augmentation démesurée de la matière par la technique n'étouffe-t-elle pas en fin de compte la possibilité de l'expression de la spiritualité et du sens moral en l'homme ? E. Njoh Mouelle apporte de précieux éclaircissements relativement à ces interrogations lorsqu'il déclare :

Or de quoi parlent les transhumanistes quand ils déclarent « augmenter » ou perfectionner l'homme ? Ils ne parlent que de l'un ou deux de ces attributs, notamment des capacités physiques et de l'intelligence ! Ils ignorent notamment ce sur quoi Georges Bernanos a attiré notre attention à savoir la « vie intérieure ». Qui dit vie intérieure dit spiritualité non nécessairement adossé à une religion ; mais une vie de l'esprit qui ne se résout pas entièrement dans l'intelligence calculatrice et combinatrice célébrée sous le concept d'intelligence artificielle et celui de superintelligence. Quand l'augmentation n'est pas celle de l'intelligence, elle est celle des capacités physiques à travers l'adjonction de nombreux organes et instruments artificiels. D'une manière générale, et comme le concept d'augmentation le laisse bien entendre, il s'agit d'une optique à prédominance quantitative, au détriment de l'optique qualitative. (2017, p. 81).

Chez J.-J. Rousseau, la perfectibilité est liée à l'*actualisation* des potentialités de la nature humaine et non à sa « modifiabilité », comme l'entendent les transhumanistes. La faculté qui concourt à l'actualisation des potentialités de l'homme n'est rien d'autre que la liberté. C'est seulement en tant qu'« agent libre » que l'homme parvient à développer toutes les autres qualités de la vie telles que la socialité, l'altruisme, la capacité d'aimer, etc., qui ne relèvent aucunement de l'exploitation des résultats de la recherche scientifique.

### **3.1. L'illusion du modèle de perfectibilité transhumaniste**

L'idée de progrès a plus que jamais pris le sens d'une évolution linéaire elle-même animée par un humanisme évolutionnaire qui ne conçoit la perfectibilité humaine qu'en termes de transformation perpétuelle de l'être humain et de rupture totale avec son passé sans que l'on ne sache le véritable *télos* de cette utopie révolutionnaire. Dans ces conditions, l'idée de progrès prend les apparences du « mouvementisme » ou du « bougisme », lequel consiste, de l'avis de P.-A. Taguieff (2002, p. 4), à bouger pour bouger, à valoriser le mouvement pour le mouvement, à « faire avancer les choses », à « aller plus loin », à « aller plus vite », à « accélérer la marche en avant », à « s'adapter », à « s'adapter au mouvement », à « réformer », à « se réformer », etc. À la vérité, l'impératif catégorique de « bouger avec ce qui bouge » renvoie irrémédiablement au « [...] changement perpétuel, sans horizon de sens, sans fins dernières (disparaissent ainsi la visée d'une émancipation, celles de la

réalisation de la justice, du bonheur, etc.) [...] La marche en avant vers le mieux est devenue course effrénée dans le vide des valeurs et l'absence des fins. » (P.-A. Taguieff, 2002, p. 71-72). L'humanité se doit non seulement de résister à cette course après la vitesse, mais aussi de repenser l'idée même de progrès qui semble n'avoir pour seule signification que « la production du confort » (R. Ebacher, 1970, p. 116). En effet, l'idée selon laquelle la forme techno-industrielle du progrès serait la panacée de toute amélioration anthro-po-sociale est à abandonner, car elle s'inscrit, selon le mot d'E. Morin, dans le sillage des « rationalités partielles et closes », des « rationalisations abstraites et délirantes ». Le penseur de la complexité humaine soutient que l'humanité doit se « délivrer du paradigme pseudo-rationnel de l'*Homo sapiens faber* selon lequel science et technique assument et accomplissent le développement humain. » (E. Morin, 2010, p. 124)<sup>1</sup>.

Même si N. Bostrom, co-fondateur avec D. Pearce de la World Transhumanist Association, estime que le transhumanisme est la continuation de l'humanisme des Lumières avec les technologies, il convient toutefois de rappeler que l'amélioration de l'humanité, telle qu'elle se dégage de cette idéologie bioprogressiste, est profondément différente de l'humanisme classique. À l'instar des humanistes, les transhumanistes privilégient certes la raison, la liberté, le progrès, etc., qui permettent à l'humanité d'avoir « toutes les cartes en main pour "s'affranchir à la Nature" [...] et décider de son avenir. » (L. Alexandre,

---

<sup>1</sup> Nous devons « renoncer à l'idée mythologique d'un progrès irrésistible s'accroissant à l'infini. » (E. Morin, 2010, p. 110).

2011, p. 81). Cependant, l'amélioration transhumaniste de la condition humaine désigne plutôt l'augmentation de la nature biologique de l'homme et non son amélioration sociale et politique, comme visait le projet des Lumières. N'y a-t-il pas là une rupture avec l'humanisme classique quand la philosophie transhumaniste finalise l'idée de progrès dans la création d'une nouvelle espèce *plus* qu'humaine – le posthumain – radicalement différente de l'humanité actuelle ? Que deviendront concrètement les idéaux de l'humanisme tels que l'égalitarisme, la liberté, les droits de l'homme, la dignité, etc., lorsque l'humanité sera divisée demain en *maximus* – humains augmentés – et *minus* – personnes encore « humaines » et susceptibles d'être réduites en esclavages par les posthumains ? Le perfectionnement de l'humanité contenu dans l'idée de progrès signifie-t-il l'auto-évacuation de l'homme hors de la lignée de l'*homo sapiens* ou alors la promotion des valeurs nécessaires à sa métamorphose symbolique, synonyme de son accomplissement ?

La littérature transhumaniste utilise de manière synonymique les termes « amélioration », « perfectionnement » et « augmentation » comme si l'agrandissement technique des capacités physiques et mentales de l'être humain était l'équivalence exacte de l'enrichissement de la dimension symbolique qui fait l'existence humaine. G. Hottois (2014, p. 38-39) montre qu'il y a une différence de nature entre le modèle de perfectibilité de l'humanisme et celui du transhumanisme dans le propos suivant :

Les humanismes voient le progrès d'abord ou exclusivement en termes de transformations sociales,

institutionnelles, d'organisation symbolique (éducation, morale, droit, culture, politique), sans modifications biophysiques des humains. L'humanisme même moderne et laïque, n'a pas l'ambition de modifier en profondeur la nature humaine en ses limites. Le transhumanisme se caractérise par une volonté de lutte effective contre la finitude et la mort.

Le transhumanisme introduit dans la pensée philosophique quatre grandes ruptures qui l'éloignent de l'humanisme classique : 1/le passage d'une médecine strictement thérapeutique à une technomédecine d'amélioration ; 2/la maîtrise active de l'évolution de notre espèce qui n'est plus le fait de la chance ou du hasard, mais d'un choix technoscientifique pleinement assumé ; 3/l'inexistence d'un droit naturel lié à une quelconque nature humaine ; 4/ le perfectionnement ou le méliorisme ne vise pas uniquement le corps social, politique ou culturel, ou même la nature extérieure ; mais aussi le corps physique de la personne (L. Ferry, 2016, p. 67). Les finalités du transhumanisme traduisent décidément « un véritable *oubli de la société* » (N. Le Dévédec, 2015, p. 99-100). L'oubli se manifeste avant tout par la promotion de la seule perfectibilité technique de l'individu et de ses performances physiques et intellectuelles au détriment du progrès social qui recherche la constitution des êtres humains en une société plus juste et décente où ils pourront bien vivre ensemble. Parce qu'elle occulte la dimension sociale du combat des Lumières, N. Le Dévédec (2015, p. 100) affirme sans ambages : « La quête biotechnologique de la perfection portée par les

transhumanistes consacre en effet un modèle de perfectibilité dépolitisé ».

Les penseurs de la Modernité ont investi dans l'idée de progrès de nombreuses espérances parmi lesquelles la justice, l'égalité, la liberté, le bonheur, etc. Si l'homme s'est depuis lors rendu *comme* maître et possesseur de la nature, il reste que l'émergence d'une société harmonieuse et équitable est encore très lointaine et difficilement réalisable. Faut-il par conséquent vouer aux gémonies l'idée de progrès en adoptant les attitudes réactionnaires et extrémistes des bioluddites, lesquels se battent contre le progrès technologique qu'ils considèrent comme le mal absolu ? Le fait que nos propres pouvoirs soient désormais l'épicentre de la menace de notre survie terrestre ne signifie pas qu'il faille opter pour le gel de la recherche scientifique. L'inventivité technoscientifique doit continuer son chemin, mais avec une bonne dose de responsabilité.

### **3.2. Pour un conservatisme alternatif à l'idée d'une augmentation infinie de l'humanité**

Le sentiment moral du *devoir* de responsabilité devrait augmenter en même temps que l'accroissement du *pouvoir* de transformer les conditions naturelles de la vie. La responsabilité a pour finalité la conservation de l'essence et l'existence de l'humanité. Cependant, la philosophie transhumaniste est contre le conservatisme de la morale, des religions et des politiques qui soutiennent que l'homme n'a pas besoin d'être amélioré ou augmenté. Les mesures visant à préserver la dignité de l'homme contre certaines modifications superflues de sa nature sont considérées

par les partisans du technoprogessisme comme des attitudes intégristes et irrationnelles. Lors du sommet de la Terre de Rio, par exemple, de prestigieux scientifiques ont signé l'« appel de Heidelberg » rejetant toutes les mesures « irrationnelles » visant à limiter l'intervention technique de l'homme sur la nature. Les signataires de l'appel s'inquiètent « d'assister, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, à l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement économique et social. » (C. Larrère & R. Larrère, 2009, p. 8). Le crédo du bioconservatisme naturaliste est le suivant :

« [...] il existe une « nature humaine » et elle est mise en péril par les techno-sciences biogénétiques ; seules sont légitimes des interventions et des manipulations symboliques-linguistiques sur cette nature humaine, car l'homme est, par nature (ou par essence) le vivant parlant (pensant) » ; les rares interventions technophysiques éventuellement acceptables doivent avoir une visée et une efficacité exclusivement thérapeutique. La nature humaine et, avec une insistance moindre selon les philosophes, la nature terrestre sont fondamentalement à protéger et à conserver telles quelles. (G. Hottois, 2006, p. 77).

À partir d'une lecture critique de la « Déclaration sur la responsabilité des générations présentes envers les générations futures », G. Hottois déduit deux corollaires du conservatisme naturaliste que sont la *myopie temporelle* et la *techno-sciento-phobie*. La myopie temporelle des bioconservateurs naturalistes est fondée sur « le court terme » à partir duquel « l'on

croit pouvoir anticiper l'avenir par simple projection du présent. » (G. Hottois, 2006, p. 77). Et dans cette anticipation, il y a non seulement cette volonté de *conformer* le futur au présent, mais également l'idée de *conserver*, d'une façon quasi *paternaliste*, les natures humaine et terrestre. La techno-sciento-phobie, quant à elle, justifie les mesures *conservatoires* que la société devrait s'empresse d'appliquer aussitôt que l'existence de l'humanité et de son environnement est menacée.

Les réflexions hotoisiennes pointent avec raison certaines limites du conservatisme naturaliste. Nul ne peut effectivement nier, à moins d'être de mauvaise foi, que la Recherche et Développement TechnoScientifiques (RDTS) s'inscrit dans la double dynamique d'*enrichissement* des patrimoines naturels, symboliques et techniques et d'*émancipation* de l'humanité par rapport aux contraintes naturelles susceptibles de paralyser la projection de l'homme vers le futur. Par conséquent, quoiqu'en disent les bioconservateurs naturalistes, la RDTS introduit et introduira toujours des changements notoires dans la vie, le devenir et l'environnement des sociétés. Toutefois, réfléchir sur les mesures *conservatoires* que la société devrait appliquer pour préserver l'humanité d'un possible dépérissement ontologique signifie-t-il qu'on revêt immédiatement le manteau de la technophobie pour s'opposer aux bioprogressistes ? En classant dans la catégorie des bioconservateurs ceux qui convoquent la prudence éthique à l'égard de ce qui est présenté comme relevant des merveilles du progrès, la société n'a-t-elle pas « le tort d'emballer sous la même étiquette « ringardisme » et souci d'éthique, sous-entendant par-là que c'est démodé de

se préoccuper d'éthique, et conférant par la même occasion au progressisme, même non critiqué, toutes les belles vertus » ? (E. Njoh Mouelle, 2018, p. 8).

Même si le transhumanisme est devenu un « technomessianisme » qui déploie le dispositif technicien pour *enthousiasmer* ou « *endieuser* » nos âmes à la manière d'un dieu ou d'une muse (D. Folscheid, 2019, p. 423-424), la société ne doit pas se laisser entraîner par cette forme de délire dans laquelle culminent « puissance » et « jouissance » en abandonnant les préoccupations éthiques. Le retour à l'éthique, après de forts moments d'ivresse technologique, signifie que rien ne marche dans le bon sens, du moins que l'utopie progressiste est en train de se transformer en dystopie. L'éthique doit faire « office de ligne Maginot contre les effets pervers tous azimuts » (É. Klein, 2005, p. 4) du progrès à l'infini. Nous faisons certes l'histoire grâce au pouvoir que nous possédons, mais savons-nous réellement la direction vers laquelle nous mène ce pouvoir ? Face aux risques qui peuvent survenir dans ce mouvement sans cesse en avant et aveugle du progrès, l'attitude à adopter est la prudence. L'attitude prudentielle permet à l'homme de prendre conscience des risques auxquels l'expose son pouvoir et de définir les limites au-delà desquelles il ne peut s'aventurer au risque d'hypothéquer l'avenir<sup>1</sup>.

Il faut imposer des limites à la volonté mélioriste du fait de l'incertitude, de la contingence, de

---

<sup>1</sup> H.-G. Gadamer, que cite E. Morin (2010, p. 221), déclare qu'il faut « cesser de penser la finitude comme la limitation où notre vouloir-être infini échoue, [mais] connaître la finitude positivement comme la véritable loi fondamentale du *dasein*. »

l'imprévisibilité et de l'indétermination qui gouvernent la marche historique de l'homme vers le futur, car la foi dans le progrès peut créer la déresponsabilisation de l'homme à chaque génération du moment où chacun se dit qu'il faut « laisser-faire » et « laisser-aller » comme par le passé. P.-A. Taguieff adopte une posture conservatrice qui ne consiste ni à rejeter le progrès à cause de ses dérives ni à retourner dans un passé idyllique pour renouer avec une tradition salvatrice. Il nous invite à cultiver un « conservatisme critique », un « conservatisme alternatif » et un « conservatisme intelligent » pour résister certes au « bougisme » de la technoscience et de la mondialisation économico-financière, mais aussi pour transformer avec prudence les sociétés humaines.

Ce qu'il importe de penser, c'est quelque chose comme un « conservatisme critique » qui se passerait du mythe de l'âge d'or, un « conservatisme intelligent » qui n'exclurait pas l'exigence d'amélioration, voire un « conservatisme alternatif » illustrant un projet qui ne fasse violence ni au passé de l'humanité ni à l'inscription de celle-ci dans la nature. Ménager avec prudence plutôt que transformer avec frénésie. (P.-A. Taguieff, 2022, p. 14.)

Le *conservatisme critique* a pour tâche de *préserver*, non de *restaurer*. Entre l'inventaire, l'évaluation et le tri de ce qui peut être conservé, et l'amélioration de ce qui nous paraît devoir l'être, « la préservation intelligente pourrait s'ouvrir, fondée sur la volonté consensuelle de respecter le passé humain et de ménager la terre. » (P.-A. Taguieff, 2022, p. 74). Il est donc impossible de vouloir tout *restaurer* pour retrouver le paradis perdu, ni continuer la course effrénée vers l'avant au mépris

des risques pouvant subvenir. L'âge d'or n'est ni derrière ni devant nous. C'est pour cette raison que le contrôle « en amont comme en aval [des] innovations technologiques ne doit pas plus se radicaliser en technophobie qu'en « épistémophobie », en une nouvelle forme de haine ou de mépris du savoir, de misologie », puisque les « mésusages politico-militaires du savoir scientifique ne constituent pas un argument contre la science. La liberté de la recherche scientifique est inséparable de la liberté de pensée, elles doivent être défendues, préservées et illustrées l'une avec l'autre. » (P.-A. Taguieff, 2022, p. 74).

### **Conclusion**

Les technoprogressistes fondent l'idée de progrès sur trois idées fondamentales : l'infaillibilité <sup>1</sup>, l'irréversibilité<sup>2</sup> et l'illimitation<sup>3</sup>. Prenant la forme d'un mouvement autotélique, le progressisme moderne s'est donné pour mission d'améliorer la condition humaine en la débarrassant des nécessités naturelles qui hypothèquent son achèvement. Toutefois, au lieu de promouvoir le modèle de perfectibilité de l'humanisme des Lumières fondé sur l'amélioration symbolique de la condition humaine par l'éducation en vue de réaliser une société garantissant la paix, l'égalité, le bien-être, etc., entre ses membres, le technoprogressisme actuel,

---

<sup>1</sup> Elle tend nécessairement vers l'accomplissement du bonheur de l'humanité et ne saurait constituer un obstacle au plein épanouissement de l'homme.

<sup>2</sup> Elle est la marche en avant de l'humanité et suit, de ce fait, une temporalité futurocentrique qui n'admet point de retour en arrière dans une Arcadie idyllique, un âge d'or ou un passé immémorial, car l'âge d'or est devant nous et ne peut être atteint que par un progrès infini.

<sup>3</sup> La création et la transformation indéfinies du réel du fait de l'accumulation constante du savoir qui croît toujours plus et de façon exponentielle en se constituant en puissance.

sous la forme du transhumanisme, aspire plutôt à l'augmentation technique des potentialités physiques, psychologiques et émotionnelle de l'être humain.

La quête transhumaniste de la perfectibilité ne revêt nullement la portée éthique, sociale et politique des Lumières. Le discours bioprogressiste est construit autour de l'« anthropologie de la déficience » (N. Le Dévédec, 2015, p. 98) qui s'origine des tâtonnements et des errements de la Nature. C'est cette déficience qui justifie la perfectibilité humaine – disons l'augmentation de l'humain ! –, laquelle passe par le recours aux technologies convergentes NBIC pour relever l'émancipation de l'homme relativement aux limites imposées par le hasard ou la nature. L'idée de progrès oscille donc entre l'amélioration générale de la condition humaine et l'augmentation de l'humain qui apparaît comme la véritable téléologie des progrès scientifiques et techniques actuels. Mais au regard de l'optimisme enthousiaste que les annonces transhumanistes – « La mort de la mort, l'augmentation des capacités humaines, la fabrication d'Intelligences Artificielles, la création de la vie en éprouvette et la colonisation du cosmos » (L. Alexandre, 2017, p. 60) – suscitent chez bons nombres de nos contemporains, il n'est pas sûr qu'ils développent le sens d'une réflexion suffisamment critique pour évaluer les conséquences de la fuite en avant vers le « toujours plus » de technique. À cette « foi acritique dans le progrès » (L. Haesler, 2006, p. 48) qui a toujours animé l'humanité, il faut lui opposer un *conservatisme critique* ; une sorte d'instrument destiné à sélectionner les possibilités technoscientifiques qui concourent à la préservation de

l'humanité de l'homme, sans qu'il ne soit évidemment question de paralyser la recherche technoscientifique et d'empêcher la projection de l'homme vers son avenir. Cet avenir dépend étroitement du progrès qui peut éclairer ou assombrir l'horizon d'attente de l'humanité, à moins qu'elle ne fixe elle-même un véritable but à sa tension progressiste.

### **Références bibliographiques**

ALEXANDRE Laurent, 2011, *La mort de la mort. Comment la technomédecine va bouleverser l'humanité*, Paris, Jean-Claude Lattes.

ALEXANDRE Laurent, 2017, *La guerre des intelligences. Intelligence artificielle versus intelligence humaine*, Paris, JC Lattès.

ALEXANDRE Laurent & BESNIER Jean-Michel, *Les robots font-ils l'amour ? Le transhumanisme en 12 questions*, Paris, Dunod, 2016.

BACON Francis, *Novum Organum*, 1986, Trad. Française de M. Malherbe et J.-M. Pousseur, Paris, PUF.

BENICHOU Grégory, 2006, « Comment transformer l'humain en sable », in HERVÉ Christian et ROZENBERG Jacques-Jean (dir.), *Vers la fin de l'homme ?*, Bruxelles, De Boeck-Université, p. 127-144.

BERDIAEFF NICOLAS, 1946, *Essai de métaphysique eschatologique*, tr. fr. M. Hermann, Paris, Aubier-Montaigne.

BOURG Dominique, 1997, *Nature et technique. Essai sur l'idée de progrès*, Paris, Hatier, collection Optiques philosophie.

- BRISSET-VIGNEAU Françoise, 1991, « De la bioéthique à l'éthique médicale », in *Le défi bioéthique*, Autrement, série mutations, n° 120, p. 9-11.
- DE CONDORCET Nicolas, 1966, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Éditions sociales, coll. « Les classiques du peuple ».
- DESCARTES René, [1637], 1637, *Discours de la méthode*, Paris, Bordas.
- EBACHER Roger, 1970, « Évolution technique et progrès humain selon Teilhard de Chardin », *Laval théologique et philosophique*, volume 26, numéro 2, p. 115-130.
- FERRY Luc, 2016, *La révolution transhumaniste. Comment la technoscience et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies*, Paris, Plon.
- FOLSCHEID Dominique, 2006, « Fin de l'homme ou post-humanité ? », in HERVÉ Christian et ROZENBERG Jacques-Jean (dir.), *Vers la fin de l'homme ?*, Bruxelles, De Boeck-Université, p. 227-248.
- FOLSCHEID Dominique, 2019, *Made in labo. De la procréation artificielle au transhumanisme*, Paris, Les Éditions du Cerf.
- HAESLER Ludwig, 2006, « L'identification au divin et la fiction d'organismes humains génétiquement », in HERVÉ Christian et ROZENBERG Jacques-Jean (dir.), *Vers la fin de l'homme ?*, Bruxelles, De Boeck-Université, p. 47-65.
- HOBBS Thomas, 1971, *Léviathan*, tr. fr. François Tricaud, Paris, Sirey.
- HOTTOIS Gilbert, 2006, « Quel cadre temporel pour penser les générations futures ? », in HERVÉ Christian et ROZENBERG Jacques-Jean (dir.), *Vers la*

*fin de l'homme ?*, Bruxelles, De Boeck-Université, p. 67-87.

HOTTOIS Gilbert, 2014, *Le transhumanisme est-il un humanisme ?*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, Collection l'Académie en poche.

JONAS Hans, [1979], 1998, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. J. Greisch, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».

KLEIN Étienne, 2005, « Les vacillements de l'idée de progrès », *Le Portique* [En ligne], 7 | 2001, mis en ligne le 10 mars 2005, consulté le 22 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/245>; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.245>.

LABRUSSE-RIOU Catherine, 2006, « L'humain en droit : réalité, fiction, utopie ? », in HERVÉ Christian et ROZENBERG Jacques-Jean (dir.), *Vers la fin de l'homme ?*, Bruxelles, De Boeck-Université, p. 157-176.

LARRÈRE Catherine & LARRÈRE Raphaël [1997], 2009, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion.

LE DÉVÉDEC Nicolas, 2015, « Retour vers le futur transhumaniste », *Esprit* (Novembre), p. 89-100.

MORIN Edgar, 2010, *Terre-partie*, Paris, Seuil.

NJOH MOUELLE Ebénézer, 2017, *Transhumanisme, marchands de science et avenir de l'homme*, Paris, L'Harmattan.

NJOH MOUELLE, Ebénézer, 2018, *Quelle éthique pour le transhumanisme ? Des hommes augmentés et des posthumains, demain, en Afrique ?* Paris, L'Harmattan.

SCHLOBACH Jochen, 1997, « Progrès », in Michel DELON (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, p. 905-909.

TAGUIEFF Pierre-André, 2002, *L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Les Cahiers du CÉVIPOF, n° 32.